

IV

GOUNOD AU THÉÂTRE-FRANÇAIS

I

Il n'y avait pas de meilleur ami que Gounod, mais pour être son ami il fallait aimer la musique, la poésie et l'amour. Il permettait qu'on aimât les femmes, mais il voulait qu'on aimât encore plus l'amour que les femmes ; aussi était-ce un dilettante pour tout ce qui charme les yeux et l'esprit ; hors de là, point de salut ! Il avait prodigué son cœur dans toutes les fêtes de l'art, de la nature et de la passion ; voilà pourquoi nul n'était mieux doué que lui pour

faire des chefs-d'œuvre. C'était un homme, mais c'était une âme. Il lui était impossible de toucher un piano sans qu'une mélodie adorable éclatât sous ses doigts.

J'ai passé avec Gounod, Ponsard et Augier, une des plus belles saisons de ma vie.

C'était en 1852, au temps des répétitions et des représentations d'*Ulysse*. J'avais voulu des chœurs dans cette tragédie, jugeant à bon droit que Gounod seul donnerait bien le caractère antique, ou plutôt l'âme antique aux vers que Ponsard s'était évertué à écrire à la grecque, pour se faire pardonner d'avoir trop imité jusque-là les tragédistes du dix-septième siècle.

Nous déjeunions bien souvent tous les quatre au café Foy. Au dessert, tout en causant, Gounod modulait quelques vers des chœurs d'*Ulysse*, ce qui nous grisait délicieusement; mais ce jeune grand musicien nous charmait aussi dans la discussion, parce qu'il était original et enthousiaste.

Ponsard était le plus silencieux, Augier était le plus bruyant; il aimait beaucoup Gounod, non pas seulement parce que Gounod avait écrit la musique de *Sapho*, mais parce qu'il l'avait séduit par la grandeur de ses sentiments.

II

En 1852, à la Comédie-Française, l'*Ulysse* de Ponsard fut un succès sur toute la ligne, même sur la ligne des musiciens. Le poète s'était efforcé de peindre en toute vérité la vie antique. C'était une tentative digne de celui qui s'était révélé par *Lucrece*. Il reconnaissait que son œuvre première montrait trop l'école, la mauvaise école de la tragédie française. Il interrogea les maîtres grecs, il s'inspira d'Homère et mit l'*Odyssée* en scène.

Pour plus de vérité, nous pensâmes à re-

présenter *Ulysse* avec des chœurs. Je fis apporter dans mon cabinet un piano d'Erard ; Charles Gounod se mit à l'œuvre. Ce fut tout un enchantement. Il improvisait la musique comme Lamartine parlait ; bien mieux encore, car la politique frappait de mort les paroles de Lamartine, tandis que la poésie frappait de vie les improvisations du musicien.

L'Opéra nous donna les plus jeunes chanteuses ; nous en trouvâmes même à la Comédie, témoin Alice Théric, la voix la plus fraîche et la plus harmonieuse.

Je jouai au prodigue pour les décors. Rubé fit des merveilles. Plus d'un spectateur me rappelle encore ces beaux tableaux de l'*Odysée*, qui apparurent comme par magie sur la scène du Théâtre-Français.

Augier et tous les amis de Ponsard se jouissaient par avance du spectacle promis. Le drame antique avec les chœurs, n'était-ce pas tout un renouveau littéraire ? Mais pendant qu'on me donnait raison au théâtre, on

me condamnait au dehors. Le ministre, je ne sais déjà plus lequel, trouva étrange qu'on s'avisât de chanter au Théâtre-Français. Il me fit des représentations sur cet « enfantillage ». C'est en vain que je tentai de le faire pénétrer dans l'histoire de l'antiquité. Pour lui, les antiques c'étaient Corneille, Racine et Voltaire. Je lui parlai des chœurs d'*Esther*. Il me dit que cette fantaisie de madame de Maintenon n'était admissible qu'à Saint-Cyr. Enfin il me donna rendez-vous à la première représentation.

Jusqu'à la fin de la représentation, il était impossible de savoir qui l'emporterait des critiques ou des enthousiastes. Hélas ! ce ne fut ni une victoire ni une défaite. Comme ce n'était pas une victoire, le ministre me donna tort et ne voulut pas que ce chef-d'œuvre fût joué longtemps. Pour maintenir la pièce au répertoire pendant vingt représentations, il me fallut lutter héroïquement, car les spectateurs n'affluèrent point. Ponsard ne fut ni grandi

ni amoindri, mais au moins le nom de Charles Gounod sortit victorieux de cette aventure. On ne voulait pas entendre parler de lui à l'Opéra. Ce fut une bonne fortune du Théâtre-Français de le révéler dans tout son génie. Il n'a rien fait de plus beau que les chœurs d'*Ulysse*.

Six mois après, je me risquai à reprendre *Ulysse*. Cette fois, le ministre se fâcha tout rouge. Il me fit demander par un de ses bureaux si je me moquais de lui.

J'eus toutes les peines du monde à entraîner Gounod devers le ministre. Je priai d'abord Camille Doucet d'apaiser un peu cette colère intempestive. Camille Doucet, très gracieusement, se fit notre ambassadeur ; il désarma quelque peu le ministre, mais Gounod fut ma véritable cuirasse.

Le ministre redevint gracieux ; il apprit à Gounod que lui-même avait hanté l'école de Rome comme quasi grand prix de peinture. Il lui conseilla de faire des opéras et non des

chœurs de tragédie, mais il ne voulut pas que Gounod fût venu le voir pour rien : il me dit de continuer la représentation des chœurs d'*Ulysse*, à la condition que les spectateurs se baltraient à la porte pour entrer.

III

Messieurs les ministres se sont toujours trop occupés du Théâtre-Français et de l'Opéra. Le ministre Baroche joua à l'autocrate quand je représentai le *Chandelier*. Lisez plutôt son ukase :

« Je remarque, monsieur le directeur, sur le répertoire que vous venez de m'envoyer, l'annonce pour vendredi prochain d'une pièce que je vous ai recommandé de faire disparaître du répertoire. Je vous rappelle cette re-

commandation en vous invitant à vous y conformer.

» BAROCHE. »

A cela je répondis :

« Je serais désespéré, monsieur le ministre, pour vous obéir, de faire un si vif chagrin à Alfred de Musset. J'aimerais mieux vous donner ma démission. Je ne doute pas, d'ailleurs, qu'il ne reprenne son répertoire, à l'heure même où je l'ai décidé à écrire une comédie nouvelle.

» Alfred de Musset, comme Victor Hugo, comme Alexandre Dumas, comme Emile Augier, rajeunit l'esprit théâtral. Les nouvelles générations ont accepté ces nouveaux maîtres de la scène. La vieille école aura beau parler des convenances, ce ne seront que les convenances de l'ennui. Il ne faut pas craindre les libres allures de la comédie. Molière est là comme souverain exemple. Aussi, je sais

bien qu'en me défendant de jouer plus longtemps le *Chandelier*, qui fait fortune, vous obéissez biens moins à vous-même qu'aux opinions timorées qui craignent le scandale. Là où il y a le vrai génie comique, il n'y a jamais de scandale, parce que l'art sauve le mot, parce que la gaieté sauve la situation.

» Je vous supplie de revenir voir le *Chandelier*, non pas en ministre qui se croit responsable des atteintes portées au sentiment public, mais en galant homme qui vient au théâtre sans autre parti pris que celui de voir une jolie comédie et qui ne veut pas frapper un grand poète. »

Le ministre vint ; au troisième acte, je lui présentai dans sa loge Alfred de Musset ; c'était le prendre en traître. La cause était à moitié gagnée ; le poète la gagna tout à fait, parce que c'était Alfred de Musset.

Voilà pourquoi on continua à jouer le *Chandelier*, qui eut Gounod pour spectateur enthousiaste.

— Ah ! disait-il à Alfred de Musset, faites-moi donc un opéra pour nous consoler des vers de Scribe. Vous êtes d'autant plus admirable que vous ne savez pas le métier de faiseur de pièces.

IV

C'était pour moi une vraie fête de rencontrer Gounod ; nous nous embrassions avec la joie du cœur, comme on embrasserait sa jeunesse. La dernière fois que j'eus cette bonne fortune, c'était avenue de Wagram, très peu de jours avant sa mort. Nous nous croisions tous les deux en victoria, les chevaux s'arrêtèrent ; nous sautâmes sur le pavé et ce fut encore un fraternel embrassement. « Bonjour, ma jeunesse, dis-je à Gounod avec un battement de cœur. — Oui, me répondit-il avec un sourire mélancolique, bonjour, notre jeunesse. »

V

LE DERNIER DÉJEUNER DE RACHEL

I

Mademoiselle Rachel — on dit toujours la grande Rachel — fut la plus adorable des créatures. On se souvient peut-être un peu trop de la gamine de Paris ; c'est qu'elle joua ce premier rôle avec le même brio et le même emporte-pièce que ses grands rôles du répertoire tragique ou du répertoire romantique.

Victor Hugo lui parlait souvent de leur première rencontre place Royale, où la future tragédienne chantait les chansons de la rue.